

Second REGARD

Noémie BARRONIE

Auteure ©Noémie Barronie,
Couverture : ©charlottehgraphisme
Illustrations : ©Ynova_world
Correction : Trio de correction
Mise en page : Maud Viotty
Dépôt légal, Décembre 2026
ISBN 978-2-494148-18-5
Tous droits réservés

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou des ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

De la même auteure :

Trilogie Combats d'une vie, 2022, 2023 et 2025.

Retrouvez tous les romans sur :
www.noemiebarroniauteur.com

Sur Amazon et sur Biblibooks

Livre publié par l'auteure.

Hommage

Je dédie ce livre à mon beau-père, Fabrice, qui s'est battu pendant plusieurs années contre la maladie.

À ma maman qui a traversé cette épreuve avec une force immense, portée par l'espoir de le garder auprès de nous le plus longtemps possible.

Voir quelqu'un qu'on aime perdre peu à peu son autonomie, ses repères, ses projets, une partie de lui-même, laisse une empreinte que le temps n'efface jamais complètement.

En écrivant l'histoire d'Idris, je n'ai pas raconté la vôtre. J'y ai glissé une part de ce que j'ai vu, de ce que j'ai ressenti, de cette impuissance face à la maladie, et de cette certitude que, même lorsqu'elle prend beaucoup, elle ne parvient jamais à emporter l'amour, les souvenirs et les liens qui nous unissent.

Ce livre est ma façon de vous rendre hommage.

À toi, Fabrice. Et à toi, Maman.

Prologue

Salut !

J'espère que tu tiens le coup. J'espère surtout que ton silence n'est pas une autre façon de disparaître un peu plus. Ce message ne va pas te plaire, mais t'as besoin de l'entendre. Tu l'écoutes ou non, mais au moins j'aurai tout essayé.

Je sais que c'est nul en ce moment, mais tu dois garder ça en tête : tu es en train de t'oublier. T'es en train de toucher le fond. Tu dois te réveiller, rebondir ! Maintenant !

Tu fais toujours ce qu'il faut, ce qu'on attend, ce qu'il faut dire, ce qu'il faut être, ce qu'il faut porter. Mais toi, t'es où dans tout ça ?

Je ne vais pas prétendre savoir exactement ce que tu traverses. Peut-être que je n'y arriverai jamais complètement. Mais je vois ce que ça te fait. Et je refuse de te regarder abandonner la personne que tu es.

Tu ne peux pas arrêter de vivre, de rêver, d'avancer. Écoute-toi. Fais tes propres choix. Suis ce qui compte vraiment pour toi. Oui, ce sera difficile. Oui, tu auras peur. Mais je ne te laisserai pas t'enfermer dans une vie qui n'est pas la tienne.

Chapitre 1



Idris

Janvier 2025

Dans le noir, dans l'obscurité la plus totale alors que, d'après ma mère, le soleil brille dehors. Il paraît que la véranda du voisin est remplie, que les gens profitent des derniers moments ensoleillés. À quoi bon ?

Pour moi, tout est devenu terne, éteint, inutile. Il n'y a plus de lumière, plus de couleurs, seulement cette masse sombre qui a tout avalé.

Pourtant, le monde ne s'est pas arrêté. Je l'entends vivre sans moi. Des éclats de voix remontent du quartier, des rires s'entremêlent, un verre claque contre un autre dans un tintement clair, suivi d'un bref applaudissement, l'odeur du barbecue me chatouille les narines sans aucun appétit.

Le vent frais de janvier s'infiltré par la fenêtre

entrouverte, effleure mon visage. Tout est là. Tout existe. Sauf moi dans ce décor.

C'était prévisible. Le médecin ne s'était pas caché, il avait posé les mots. L'évolution serait aléatoire. Lente ? Rapide ? Une chance sur deux ; une chance de voir, une chance de tout perdre. J'aurais dû m'y préparer. J'aurais dû accepter. Je m'y suis refusé.

Je me suis accroché à l'idée qu'il pouvait se tromper, que son diagnostic n'était qu'une erreur parmi tant d'autres. Ça arrive, non ? Les médecins se trompent. J'ai voulu croire que je serais cette exception. J'ai même prié pour ça. Hélas, non !

Les jours ont défilé, les mois, les années. D'abord le flou, insidieux, imperceptible. Puis les contours qui disparaissent. Les visages qui se dissolvent. Et enfin... plus rien. Mon temps était compté, et je l'ai regardé s'éteindre sans jamais réussir à l'arrêter.

À quoi bon continuer ? Je n'ai plus de musique, plus de scène, plus d'avenir. Pourquoi manger, respirer ?

Des pas résonnent dans le couloir. Lourds, rapides, déterminés. Ils font vibrer le sol sous mon lit. Inutile de voir pour comprendre qu'ils viennent pour moi. La poignée grince, un clic sec retentit, puis un courant d'air glisse jusqu'à moi. Je ne bouge pas. Allongé sur le dos, enfoui sous la couette jusqu'à la nuque.

Des débris tombent lourdement sur le sol. Le bruit est reconnaissable. Du bois qui se brise, des cordes qui vibrent dans un gémissement désaccordé.

— Pourquoi t'as ramené la guitare ici ?

— Pour que tu te rendes compte de ce que tu viens de

faire, que... tu te réveilles enfin. C'est... plus possible, mon fils !

La voix de mon père, tendue, au bord de la rupture.

— C'est pas toi qui es aveugle !

— Je sais que c'est compliqué pour toi.

— Non. Vous ne savez rien.

Comment ils peuvent le comprendre ? J'ai tout perdu, merde !

— Ça ne peut plus durer, Idris.

— De quoi ?

Je me redresse, luttant pour garder le contrôle.

— Ma vie est finie !

— On ne va pas te laisser dépérir. Tu vas sur tes vingt-cinq ans, tu as des années devant toi.

— Des années dans le noir, oui !

Un bruit plus discret attire mon attention. Mon père s'est accroupi. J'entends ses doigts ramasser les morceaux éparpillés sur le sol, les faire glisser les uns contre les autres dans une tentative absurde de recomposer l'objet. Comme si on pouvait réparer ça. Comme si on pouvait me réparer, moi.

Chaque éclat de bois qui s'entrechoque me donne l'impression de perdre un peu plus ce que j'étais. La musique, la scène, les regards, les réactions du public, tout ce qui me définissait s'effrite avec elle.

— Je ne sais plus... Ta mère et moi... on ne sait plus comment faire.

Sa voix se casse, il tombe lourdement sur le lit dans un soupir.

— On t'aime ! Mais je...

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

Depuis qu'il est entré dans ma chambre, il cherche ses mots. Je ne saurais pas l'expliquer, mais j'ai le sentiment qu'il me cache quelque chose. Non ! Il a décidé, mais il a peur de me le dire. En même temps, j'ai dépassé les bornes. Les rendez-vous à l'hôpital se sont multipliés. Les mauvaises nouvelles aussi. J'avais l'impression qu'on m'arrachait un morceau de moi. La colère s'est installée sans que je m'en rende compte. Un mot de travers, un conseil de trop, une main tendue que je prenais pour de la pitié et j'explosais. J'envoyais valser le premier objet qui me tombait sous la main, je claquais les portes, je répondais sèchement à ceux que j'aimais le plus. Je les voyais souffrir à cause de moi, je m'en voulais aussitôt, mais quelques heures plus tard, tout recommençait. Comme si la maladie ne se contentait pas de me voler la vue. Elle était aussi en train de me voler celui que j'avais toujours été.

— Non... la question, c'est plutôt : qu'est-ce que, *toi*, tu vas faire ?

— Quoi ?

— Renoncer à ton rêve, c'est une chose. Mais détruire ta guitare devant Malo, ton meilleur ami. Il... ne savait même plus où se mettre.

Malo, celui qui a cru en nous, en moi, qui m'a poussé sur scène.

— Je m'en fous.

— Non. Tu ne t'en fous pas.

Non, je ne m'en fous pas. Un acte que je regrette déjà. Mais il fallait que ça sorte, il fallait que je me libère pour

que Malo comprenne que je ne suis plus le même Idris, je ne suis plus son meilleur ami, je ne suis plus la même personne. C'est fini !

La colère est là, l'injustice. Pas seulement. Les examens médicaux, les attentes interminables pour connaître les résultats. L'inquiétude, l'espoir et la chute brutale.

Je suis fatigué d'avoir tenu aussi longtemps, d'avoir encaissé, d'avoir espéré, de croire en un rêve qui n'arrivera jamais, de croire en une vie avec du sens. D'avoir voulu vivre en ignorant ce temps précieux qu'il me restait.

— Il y a autre chose...

J'en étais sûr !

— Ta mère et moi, nous avons pris la décision de t'inscrire dans un centre spécialisé.

— Vous avez fait quoi ?

— Nous avons effectué plusieurs choix sur la liste du docteur Arnaud, et on les a contactés.

— Sans m'en parler ?

— Parce que tu nous aurais donné ton accord ?

Euh... non, pas vraiment.

— On a essayé, on t'a porté jusqu'ici. Malgré tout l'amour que nous avons pour toi, nous n'avons pas suffisamment d'armes pour faire face, pour t'aider, pour te donner le courage d'avancer.

— Alors vous voulez vous débarrasser de moi !

— Non ! Bien sûr que non ! Nous souhaitons te donner la chance de reprendre une vie aussi normale que possible. Et là-bas, les soignants sont formés, ils ont l'habitude. Nous non !

— Et j'ai pas mon mot à dire !

— On te laisse pas le choix. C'est soit ça, soit la porte.

Je n'arrive pas à croire que mon père serait capable de me mettre à la porte. Lui qui a toujours été là dans les bons comme dans les mauvais moments. Celui qui était présent pour mes débuts dans la musique, pour mes spectacles à l'école. Celui qui a toujours été présent pour moi, pour mon frère.

— Tu ferais pas ça !

— S'il le faut pour te réveiller, oui, je le ferai !

Je ne veux pas partir là-bas, je ne veux pas m'éloigner de tout ce que je connais par cœur. La maison, ma chambre. Comment je peux faire dans un endroit que je n'ai jamais vu ?

— OK, et qu'est-ce que je vais apprendre ?

— À te déplacer, l'autonomie, le braille. À vivre !

Je laisse échapper un rire nerveux.

— À vivre...

— On ne te demande pas de faire comme si rien ne s'était passé. Le docteur nous a assuré que des psychologues seront présents dans ces centres.

Depuis que la lumière s'est éteinte, tout me paraît glisser entre mes mains. Les repères. Les habitudes. Les projets. Comme du sable que je serais incapable de retenir.

Je voudrais frapper quelque chose, n'importe quoi, juste pour faire taire ce vacarme dans ma tête, ma guitare en a payé le prix, mais ça ne me suffit pas. Chaque pas ressemble à un saut dans le vide. Je ne sais plus où je vais. Je ne sais même plus si quelque chose m'attend au bout du chemin.

Des pas plus discrets, plus hésitants, je les entends

arriver. Ma mère. Sa présence est évidente, fragile, comme si elle avait peur de faire trop de bruit.

— Chéri... on... vient d'avoir le retour d'un des centres.

Mon père et moi, on reste silencieux.

— Ils peuvent t'accueillir... rapidement.

Rapidement ! Rapidement !

— Rapidement, ça veut dire quoi ?

— Deux semaines.

— Deux semaines ! nous écrivons-nous en chœur, mon père et moi.

Eh ben, moi qui pensais que j'avais un laps de temps pour m'y préparer. Même pas !

— Vous attendiez juste de pouvoir m'imposer votre décision.

Ma mère renifle, s'assied sur mon lit, dépose une main sur la mienne.

— On n'avait pas le choix, répète mon père. À vrai dire, j'ignorais qu'on aurait une réponse aussi vite. Le docteur m'a dit que l'attente pouvait aller jusqu'à plusieurs mois. Alors mesure la chance que t'as !

— La chance ! Et je peux savoir où il se trouve ?

— Du côté de Nîmes, annonce fébrilement ma mère.

Tu parles d'une chance ! C'est à l'autre bout de la France !

— Ce n'est pas définitif ! Prends ça pour des vacances ! Tu vas rencontrer de nouvelles personnes, de nouveaux amis peut-être.

— Maman, t'es vraiment convaincue par ce que tu dis ? Elle ne répond pas. Elle ne veut pas m'envoyer là-bas. Je ne sais pas ce que mon père lui a dit pour la convaincre, mais visiblement c'est lui qui a eu le dernier mot. Un long

silence envahit la pièce, des mouvements, des secousses sur le lit. Je les entends encore respirer, hésiter, rester là sans savoir quoi dire. Je ne me suis jamais senti aussi seul. Pas physiquement. Seul de l'intérieur. Abandonné à mon propre sort.

— On te laisse te reposer. Nous en reparlerons demain.

Mon père s'éloigne, ma mère reste un instant avant de le rejoindre.

La porte se referme doucement derrière eux. Le clic résonne dans la pièce. Je demeure allongé, immobile, les yeux ouverts sur ce vide qui ne me quitte plus. Le vent continue de passer par la fenêtre. Les rires, les verres, la vie, tout continue.

Ma main glisse lentement hors de la couette, cherche le bord du lit, puis mon bureau pour atteindre l'entrée de ma chambre. Je m'accroupis. Mes doigts rencontrent un morceau de bois. Un fragment de ma guitare.

Je le serre dans ma paume, comme si ça pouvait encore signifier quelque chose. Comme si ça pouvait me raccrocher à ce que j'étais. Mais c'est juste que des morceaux.

1



Idris

Janvier 2025

— Idris, le repas est prêt.

— J'ai pas faim.

Le 23 novembre. Une date que je n'oublierai jamais. Le 23 novembre, le jour où tout s'est effacé.

Deux mois que je me nourris de ce qui est facile. Sans appétit, sans envie, avec uniquement le souhait de me réfugier dans ma chambre, si parfois je sors. C'est l'endroit que je connais le mieux, l'endroit où je sais que les risques sont restreints.

Toute cette maison reste dans ma mémoire, un soutien énorme pour me repérer, enfin sur le peu de pièces où j'ai le courage de m'aventurer, salle de bains, couloir, chambre. Le strict minimum.

Ma chambre, un repaire, un endroit pour me ressourcer.

Une chambre de rock, de passionné de musique, que je pourrais décrire les yeux fermés. Ironique, non ?

Mon lit occupe le centre de la pièce, simple, en bois clair. Les coussins s'entassent contre le mur, certains plus fermes, d'autres affaissés à force d'y avoir passé des heures, guitare sur les genoux. Parce que tout, ici, tourne autour de ça. La musique.

Au mur face à moi, enfin... là où je sais qu'il est, une guitare est accrochée comme un trophée. L'électrique noire, lisse, froide. L'acoustique, plus douce, avec son bois légèrement rugueux sous les doigts. Elle était toujours à côté de moi. Je demandais à mon père de la descendre.

Ma chambre était aussi un moyen d'échapper à mon frère quand il avait décidé de m'emmerder. Ce n'est plus vraiment un problème, il a choisi de mettre les voiles et de partir à l'autre bout du monde. Étrange que ce soit juste après que je suis devenu aveugle.

J'ai vu qu'il était mal à l'aise à l'annonce du diagnostic, j'ai vu qu'il détournait les yeux quand je trébuchais souvent les derniers temps. Il a prétexté une opportunité professionnelle. Je n'y crois pas du tout. Il voulait s'enfuir. Non, me fuir moi !

Les journées sont longues, allongé sur mon lit, à ne pas trouver de sens à ma vie. Plus rien n'a de sens, plus rien n'a de goût, de joie. Plus rien ! Alors le temps s'écoule lentement, sans voir le jour et la nuit. Le seul point de repère, c'est quand mes parents m'appellent pour manger.

Mon pire ennemi : l'ennui. Plus de jeux vidéo, plus de guitare, plus de groupe. J'avais un rêve. Celui de vivre de ma musique, de vivre de notre groupe. On a démarré avec

des reprises de nos groupes préférés, puis des compos. On jouait dans le garage en bas, pour nous, pour nos parents, et on a fini par jouer pour des spectacles de fin d'année au collège, au lycée. Quelques bars, des festivals locaux, des scènes de plus en plus grandes. On commençait peu à peu à se faire un nom. C'était un début. C'était notre chemin. Jusqu'à ce que tout s'écroule.

Les heures passent, le silence s'est installé. Un silence lourd, épais, inconfortable, dans lequel je me suis laissé glisser, loin de tout, loin de mes parents.

Boom ! Un coup. Sourd. Étouffé. Assez fort pour me ramener à la réalité. Le son est filtré, comme retenu derrière des murs, mais suffisamment puissant pour traverser le sol, pour remonter jusqu'à moi.

Un deuxième coup suit. Puis un troisième. Régulier. La grosse caisse. Je reconnais immédiatement le rythme, même à travers l'épaisseur des murs. Chaque frappe résonne. La porte doit être restée entrouverte. Sinon, je ne l'entendrais pas comme ça.

Le garage n'est pas si proche. Malgré la distance, chaque coup vient s'imposer, s'installer dans ma chambre sans demander la permission.

Je me redresse, cherche le bord du lit. Je devrais y aller ! Non, je suis seul, comment je peux aller jusqu'au garage ? Ce sont toujours mes parents qui m'accompagnent.

— Maman !

Quatrième coup, le rythme, entraînant, entêtant.

— Y a quelqu'un, s'il vous plaît ?

Aucune réponse. Je me remets sur le lit. Je peux pas, je peux pas. Le couloir, l'escalier, la cuisine, non, c'est trop

loin. Les coups continuent. J'ai envie de savoir quel membre du groupe est revenu. Je les ai tous envoyés se faire foutre. Je ne voulais plus leur parler, les voir, les entendre jouer.

— On est de ton côté, m'a dit Léonie. Tu n'as pas à nous repousser.

La seule chose qui m'intéressait, disparaître. Qui peut être avec un aveugle ? Avec un boulet de service ? Mon ex, lui, n'a pas perdu de temps, il a eu le mérite d'être honnête. J'attrape de nouveau le bord du lit, le pied. Je me lève et cherche la porte qui est sur le côté droit. Le bois glisse sous mes doigts, je trouve la poignée. Je souffle un bon coup.

Tel un aventurier, je m'engage dans le couloir, les mains qui longent le mur. Une première porte, la salle de bains, une deuxième, les toilettes. C'est quand même bien pratique d'avoir ça à côté de ma chambre.

Reste concentré ! Reste concentré ! J'avance trop loin, la rambarde devrait être là. Je me tourne d'un côté, puis de l'autre. Je tends la main. Rien !

Le cœur s'emballe, la respiration s'accélère. Je n'ai même pas parcouru quatre mètres.

— Maman ! J'ai besoin d'aide !

Je me déplace, lentement, et je trouve enfin la rambarde. Maintenant, ce sera plus facile. Ou pas ! Je descends, j'arrive prudemment au pied de l'escalier, je dois rejoindre la porte qui mène au garage. C'est dans la cuisine ! À l'autre bout de la maison ! Génial ! Pourquoi je suis sorti de ma chambre ?

Je suis là ! Autant poursuivre mon périple. Je ne suis jamais allé aussi loin, seul. Je la sens bouillir en moi, cette rage, ce sentiment d'injustice. Chaque obstacle franchi n'est qu'une provocation de plus. Une preuve que mon

ancienne vie est terminée. Un meuble accroche ma hanche, un angle de mur percute mon épaule, je trébuche sur un tapis, je serre les dents et continue.

Le son est plus proche, plus fort, plus saisissant.

— Maman !

Je glisse les doigts sur le plan de travail, toujours guidé par le son de la batterie, jusqu'à arriver à la porte du garage. C'est ça, elle est ouverte.

Tous, on sait jouer un peu des instruments des autres. On s'amusait souvent à échanger nos places pendant les répétitions. Mais il y a une façon de tenir les baguettes, une manière d'accélérer juste avant un break, une énergie que je reconnaîtrais. Et cette façon de jouer...

— Malo !

— Salut, mon gars ! Je savais que tu allais venir.

— C'est pour ça que tu es venu en cachette.

— Non ! Ta mère m'a ouvert. Elle est dehors.

Sûrement avec la voisine ! Ça ne la dérange pas de me laisser seul.

— Je le répète. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Ben, jouer, et accessoirement venir te voir, mon pote, et te souhaiter une bonne année !

Une bonne année ! Comment je pourrais passer une bonne année ?

— Pourquoi ?

— C'est ce que font les amis, non ?

Malo, c'est le moteur. Celui qui nous a poussés à y croire quand tout ça n'était encore qu'une idée griffonnée entre deux cours. Ensemble, on a construit ce projet.

Au-delà du groupe, c'est mon meilleur ami, on s'aime,

on se bat, on s'adore, on se hait. Il est l'unique personne capable de me comprendre. Il est le premier à qui j'ai fait mon coming out. Cependant, à cet instant, j'ai plus envie de l'étrangler.

Avant, c'était notre refuge. Notre terrain de jeu. L'endroit où tout avait un sens. Aujourd'hui, il ne reste plus rien. Léonie a récupéré sa basse, Nico son clavier, seules la batterie et les guitares sont restées là.

— Comment tu vas ?

— Comment je vais ? Comment je vais ?

Je m'approche d'un pas.

— OK, c'est encore une question merdique en ce moment. Qu'est-ce que je peux faire pour t'aider ?

— T'en aller !

— Ouah ! Je ne m'attendais pas à ça !

— Tu t'attendais à quoi, que je t'accueille les bras ouverts ?

— Hey, tu n'as pas à t'en prendre à moi ! Je n'y suis pour rien dans ce qu'il t'arrive.

— Et alors, je n'ai pas le droit d'être en colère ?

Je m'approche encore.

— Tu veux savoir comment je vais ? Ma vie est foutue ! Ce serait bien que tout le monde l'entende. Ma mère n'arrête pas de me dire que ça va aller.

Je m'approche, un pas de plus.

— Mon père me pousse à bouger, me dit que je ne vais pas rester toute ma vie sur un lit !

— Il n'a pas tort.

— Et si j'en ai envie ! Qu'est-ce que je pourrais faire de mieux ? Hein ?

— On se doutait de quelque chose. Tu aurais dû nous le dire plus tôt. Avant notre dernier concert...

— Et ça aurait changé qu...

Je rencontre ma guitare, celle des débuts, celle de ma chambre, celle avec qui j'ai appris, j'ai composé. Comment je le sais ? Le son est particulier, reconnaissable entre mille.

Ma guitare, ce n'est pas un objet, ce n'est même pas juste une passion. C'est moi !

Quand mes doigts se posent sur les cordes, je n'ai plus besoin de réfléchir. Mon corps sait. Chaque note trouve sa place toute seule, comme si elle avait toujours été là, quelque part en moi, en attente de sortir. Elle vibre contre moi, et pendant quelques secondes, tout devient simple, clair, logique.

C'est l'unique moment où je me sens à ma place. Quand ça ne va pas, je joue. Quand je suis en colère, je joue. Quand je suis perdu... je joue encore plus fort. Elle encaisse tout, sans juger, sans poser de questions.

Mais quand je suis terrorisé... c'est le néant.

Je m'entrave, elle tombe. Je tâtonne, trouve le manche, la soulève.

— Non ! Idris, fais pas ça !

Je la fracasse au sol. Le choc est violent, le bois explose, les cordes hurlent. Une vibration remonte dans les murs.

C'est à travers elle que j'existe, que je peux être vu, entendu, compris.

Sans elle, sans voir... je ne suis personne.

On garde le contact ?

Envie de découvrir **les coulisses** de mes romans
et de suivre **mes prochaines histoires** ?

Rejoins la newsletter et **continuons l'aventure**
ensemble !

www.noemiebarronieauteur.com